

ABRAHAM CONTRE ULYSSE : L'ÂME XAVÉRIENNE FACE À UNE ÉTRANGE APOCALYPSIS ?

Je voudrais évoquer une question qui me préoccupe depuis des années, et qui à mon avis devient de plus en plus problématique pour notre famille missionnaire et religieuse ; un véritable *Ernstfall*, pour moi le « cas-sérieux » par excellence de notre histoire.

Je parle de la triade « *ad gentes* / *ad extra* / *ad vitam* ». Il me semble qu'il y a déjà en cours dans certains endroits ou en devenir dans d'autres, une étrange *apocalypsis*, au sens propre d'une nouvelle « révélation » de l'âme xavérienne, qui s'est progressivement manifestée et continue encore à se révéler dans les différentes composantes géographiques de notre famille missionnaire. Il s'agit du fait qu'il y a une nette tendance à ne plus vouloir partir pour la mission à l'étranger. En effet, nous avons maintenant un nombre très élevé de confrères qui, au nom de la mission universelle qui existe partout, ne veulent plus quitter leur pays, ou tout au plus se contentent de faire 4 ou 5 ans à l'étranger pour ensuite revenir et ne plus jamais vouloir partir ; ils veulent vivre le reste de leur vie dans leur région d'origine. Nous dirions, en paraphrasant un bon passage d'une paradoxale et belle chanson de Brassens : « *ils font trois petits tours... et puis s'en vont* ». Ce phénomène est en train de se manifester sérieusement, surtout dans les récentes régions de formation (mais depuis un certain temps, bien qu'avec des pourcentages moindres, il se manifeste aussi dans la région italienne : après tout, ces thèses, parmi les Xavériens, ont commencé en Italie, dans les discussions des années '80 sur « mission géographique / mission anthropologique »). Bien sûr, je ne parle pas de ceux qui ne peuvent pas partir ou qui ont dû rentrer pour des raisons de santé, ou qui ont dû rester ou rentrer dans leur région d'origine pour des services particuliers auxquels ils ont été appelés par leurs supérieurs, ou qui ont dû se rapatrier pour de graves raisons contingentes ou pour n'importe quel problème important qui les a empêchés de continuer la mission *ad gentes* ; je parle de ceux qui ne veulent pas partir (ou repartir) par décision personnelle, de ceux qui disent que le départ *ad extra* / *ad vitam* devrait simplement être laissé comme une option et ne devrait pas être conçu comme nécessaire au sein de la Famille religieuse xavérienne.

Il y a presque 30 ans, j'ai écrit un petit article pour *Commix* (pour les jeunes qui ne le connaissent pas, il s'agissait dans ces années-là d'une petite publication d'échanges et de réflexions, interne aux xavériens), intitulé « *Lamentazione per una dicitura morente* » (lamentation pour une formulation mourante), dans lequel j'exprimais mon désaccord avec le projet de changer l'en-tête de nos documents, enveloppes et panneaux d'entrée de nos maisons, qui portaient *ab immemorabili* « Institut Xavérien pour les Missions Étrangères », en le remplaçant par le nouvel en-tête, qui disait plus simplement « Missionnaires Xavériens » ; j'écrivais mes considérations parce que, déjà dans ces années-là, circulait l'idée que la mission est partout et pas seulement à l'étranger (ce qui, d'ailleurs, était théologiquement incontestable). Je n'aimais pas le changement proposé parce qu'il me semblait que la nouvelle formulation n'exprimait plus de manière explicite, la caractéristique charismatique propre aux xavériens ; le père Marini me répondit par une lettre personnelle dans laquelle il reconnaissait que le nouveau titre était certainement plus générique que le titre traditionnel, mais il concluait en disant : « que veux-tu, Libi, maintenant la majorité des confrères veulent un titre plus court et plus simple et ce n'est pas le cas de faire des subtilités sur les mots » ; et, en fin de compte, je ne pouvais qu'être d'accord avec lui, parce que c'était certainement une question secondaire.

Il y a un peu plus de vingt ans, j'avais écrit une réflexion assez détaillée (j'avais intitulé mon article « *L'ipertrofia del sussidiario* » (l'hypertrophie des activités subsidiaires) sur le fait que je voyais de divers côtés croître une disproportion dans les activités pourtant nécessaires d'animation / promotion professionnelle / formation, par rapport au nombre qui me semblait toujours décroissant de ceux qui partaient effectivement *ad gentes* et *ad extra*. En ce temps-là, la DG refusa de la publier, sans m'en donner la raison (alors qu'à l'époque il était normal pour *Commix* de publier toutes les contributions, sauf les pures banalités ou les méchancetés inutiles). Mais ce que j'avais écrit à l'époque comme des impressions d'une tendance, est maintenant devenu une réalité vérifiable pour quiconque ne veut pas

être consciemment aveugle : nous avons des régions entières où le nombre de confrères profès perpétuels engagés *ad gentes* à l'étranger dépasse à peine 10 % ; et diverses régions où le nombre de confrères engagés dans leur pays d'origine augmente de façon géométrique (souvent des personnes qui ont déjà fait plus de 10 ou 15 ans, parfois même 20 ans dans la région, et qui ne partent toujours pas ou ne demandent pas à partir) ; et dans divers cas, des personnes qui ont fait quelques années à l'étranger, sont revenues et disent maintenant clairement qu'elles ne veulent plus repartir.

Au début des années '90, lorsque l'internationalisation de notre famille religieuse a été lancée en grand envergure, un slogan venait souvent répété : nous devons « démanteler le pachyderme italien ». Car cette région/pachyderme, selon beaucoup, empêchait le développement de nouvelles régions qui voulaient s'ouvrir résolument à la formation de forces missionnaires neuves. Mais il y avait un côté clairement idéologique dans la considération de ce « pachyderme ». Bien sûr, en Italie travaillaient beaucoup de xavériens, mais si on analysait la chose dans ses proportions, le fait qu'environ 130 confrères y faisaient service dans l'animation missionnaire, vocationnelle et à la formation, ne constituait pas du tout une disproportion ; n'oublions pas qu'à cette époque les xavériens italiens vivants dépassaient le millier, et qu'il y avait au moins neuf cents personnes actives dans la mission : en considérant les proportions, ceux qui étaient employés en Italie représentaient environ un quart des italiens actifs dans la congrégation. En pensant à démanteler le pachyderme italien, nous avons fini par donner naissance à de nouveaux pachydermes, qui dans leurs proportions sont (ou sont en train de devenir) – cette fois-ci sérieusement – de vrais pachydermes. Par exemple : comptons les confrères perpétuels de certaines régions, et voyons combien ils sont en dehors de leur région d'origine ; nous découvrirons des pourcentages effrayants, aussi parce que divers confrères qui sont à l'étranger travaillent en fait souvent encore dans l'animation ou la formation et pas vraiment dans l'évangélisation des non-chrétiens (et cela même s'il faut bien admettre qu'il soit plausible qu'il y ait des frères particulièrement capables comme formateurs, pour lesquels il est tout à fait admissible qu'ils se consacrent à cette activité pendant une grande partie de leur vie missionnaire : cependant, ces cas exceptionnels ne doivent pas devenir trop nombreux). Ici, pourtant, nous devons bien nous comprendre, pour éviter les malentendus : il est absolument saint et indispensable de travailler à l'animation et à la formation, parce que nous ne pourrions jamais avoir de nouveaux missionnaires sans ces activités indubitablement nécessaires. Toutefois, le problème sérieux est celui des proportions. Un vieil axiome de la logique antique et médiévale disait : *aequitas est in proportione*, ce que nous pourrions traduire dans notre contexte en disant que l'équilibre des choses consiste à conserver le sens de leurs proportions. Nous devrions nous poser la question suivante : combien de personnes pouvons-nous engager dans les « activités subsidiaires » ? (c'est-à-dire, les activités visant à rendre réalisable la mission *ad gentes*, *ad extra* et *ad vitam*). Ou, mieux encore, combien de xavériens devraient être engagés dans les activités qui sont proprement d'évangélisation *ad gentes* adressées aux non-chrétiens ? Si nous ne nous interrogeons pas davantage sur ces questions qui concernent nos objectifs fondamentaux, nous risquons de nous égarer.

Dès les débuts de la famille xavérienne, Mgr Conforti a été préoccupé jusqu'à l'excès par une conviction profonde : la direction de l'institut devait absolument « garder le plus grand nombre possible de xavériens en terre de mission » afin de nous montrer, à nous-mêmes, à l'Eglise et au monde, que nous étions vraiment et concrètement une congrégation pour la mission *ad gentes* en dehors de nos pays d'origine. Déjà au tout début, à l'époque de la première maison de formation à Borgo del Leon d'Oro, le Fondateur voulait absolument que les premiers ordonnés partent immédiatement, même s'ils auraient pu être indispensables pour la formation et l'animation des vocations en Italie, ce qui était cruellement nécessaire en ces premiers temps. C'est ainsi qu'est né le "clou fixe" – aujourd'hui largement abandonné – qui s'est avéré être un principe fondamental de ses Constitutions : que notre famille religieuse s'engage à maintenir au service *ad gentes* en dehors de son Eglise d'origine « le plus grand nombre possible de membres de notre Institut » (un principe qu'on a voulu garder clair aussi dans les nouvelles Constitutions SX de 1983, Cf. n° 19,1).

Je ne nie pas du tout les besoins des différentes régions d'origine, mais je suis convaincu que notre Congrégation doit maintenir ferme le principe que le plus grand nombre possible de xavériens doivent être engagés dans la mission effective *ad gentes*, des personnes qui quittent leur Église d'origine pour de longs services, et qui ne soient pas caractérisées par la *brevitas* dans leur séjour à l'étranger.

Les dernières décennies de l'histoire xavérienne ont été marquées par de grands changements. Jusqu'à il y a trente ans, avec la profession perpétuelle, nous attendions la destination pour la mission *ad extra*. Nous vivions presque comme une déception d'être destinés au service dans notre région d'origine : il y avait en effet normalement enraciné en chacun de nous, comme priorité, le désir de partir. Bien sûr, nous savions qu'il était aussi nécessaire que quelqu'un reste pour travailler dans l'animation missionnaire et vocationnelle ou dans la formation, mais l'objet principal de nos espoirs et de nos désirs était de partir. Nous étions 7 dans ma classe pour l'ordination sacerdotale : cinq d'entre nous sont partis en mission après l'ordination et deux sont restés en Italie (je faisais partie de ceux à qui on a demandé de rester, mais à l'époque, le service en Italie durait 5-6 ans et on partait ensuite, sauf cas exceptionnel : je suis arrivé en Afrique à 38 ans, tandis que mes camarades de classe sont partis alors que la plupart d'entre eux venaient juste d'avoir 25 ans).

Aujourd'hui, beaucoup de choses semblent avoir changé. Il y a quelques années, un Supérieur Général m'a fait part de sa surprise de voir que lors de certaines visites aux étudiants en théologie, très peu d'étudiants proches de la profession perpétuelle demandaient à partir à la fin de leur formation : la plupart voulaient rester et travailler dans leur région, ou bien ils voulaient continuer leurs études supérieures ; cela était inimaginable il y a trente ans.

A l'époque de mes études, la formation après le lycée ne durait que six ans (le postulat n'était pas à plein temps, il se faisait pendant la dernière année des études précédentes ; le noviciat ne durait qu'un an ; l'ordination sacerdotale était reçue au début de la quatrième année de théologie). Aujourd'hui, la formation après le lycée dure au moins huit ou neuf ans, parfois même plus si l'on adopte les nouvelles options de périodes spéciales de formation (stages, pfm ou autres). De plus, il y a trente ans, on arrivait au noviciat à 19/20 ans, alors qu'aujourd'hui il n'est pas rare de trouver des novices âgés de 25 ans ou plus. Logiquement, on s'attendrait à ce que les gens soient fatigués d'un cursus déjà assez long et veuillent partir à tout prix ; mais en réalité, c'est plutôt le contraire qui se produit : beaucoup de confrères demandent de rester travailler dans leur région, ou de partir en études de spécialisation... Et quand on va partir en mission ?

À mon avis, si l'on veut rétablir l'équilibre, il faut revenir au principe général qui était autrefois incontesté, à savoir qu'avec la profession perpétuelle, la grande majorité des confrères doit partir en mission.

Jusque dans les années '80 et pour bonne moitié des années '90, le principe selon lequel la DG devait s'engager à maintenir le plus grand nombre de confrères dans la mission explicite *ad gentes* / *ad extra* était strictement appliqué. Au moins trois quarts des nouveaux profès perpétuels partaient en mission, et au maximum un quart restait travailler dans leur région d'origine (en général pendant 5 ou maximum 6 ans) ; il y avait évidemment des exceptions, mais elles étaient rares. Aujourd'hui, cela n'existe plus, les proportions se sont progressivement inversées. Aujourd'hui, la formation, l'animation missionnaire, la promotion des vocations, les départs pour études absorbent la grande majorité du personnel. Et pourquoi cela ? La réponse est toujours la même : nous en avons besoin ici.

Il y a vingt ans, la réponse de la DG à la question de savoir pourquoi tant de personnel était affecté à leur région d'origine était la suivante : les régions qui ont récemment commencé une pastorale d'animation et de formation, ont besoin de bien organiser leurs activités, et pour quelques années ont aussi besoin d'un soutien supplémentaire de personnel. C'est une affirmation plausible, à condition de fixer une durée limitée, après laquelle on revient à des proportions normales, sinon le *pro tempore* devient un *sine die*, ce qui s'est largement produit. En effet, diverses régions ont multiplié leurs besoins internes hors de toute proportion, se battant pour obtenir toujours plus de personnel, de sorte qu'à la fin, seul un *petit reste d'Israël* constituera ceux qui partent *ad gentes* / *ad extra*. Il y a eu une lutte pour développer des appétits insatiables. Je suis convaincu que les directions générales de ces

vingt dernières années se sont laissées "emporter" sur cette question et n'ont pas su arrêter la dérive de la disproportion entre le personnel engagé dans l'*ad gentes* / *ad extra* et celui engagé dans les activités d'animation et de formation : au lieu d'essayer de corriger les déséquilibres dans l'affectation du personnel, elles ont fini par les maintenir dans le temps et par les augmenter en pourcentage.

Ici, au Tchad et au Nord Cameroun, nous avons fermé de nombreuses missions de très claire première annonce (la moyenne globale des baptisés catholiques au Tchad est de 8% de la population : nous avons un nombre très élevé de catéchumènes, avec un grand nombre de non-chrétiens - disons plus ou moins de religion traditionnelle - et très peu d'agents pastoraux. Où en Afrique aujourd'hui peut-on trouver une situation de première annonce comme celle du Tchad ?), mais on a dû fermer parce que « il n'y a plus de personnel ». Ce qui est toutefois totalement faux. Nous avons bien eu, dans les nouvelles régions de formation, un nombre considérable de nouveaux missionnaires, mais les différentes régions les gardent dans leur pays parce que « nous avons besoin d'eux ici, pour la vie de notre région ».

Ici au Tchad (et jusqu'à il y a quelques années au Nord Cameroun, mais les présences au Nord Cameroun sont maintenant fermées), nous avons choisi d'avoir plusieurs missions de même langue, afin de permettre un changement de communauté après plusieurs années de service dans un même lieu, mais sans devoir changer de langue ; toutes ces missions on les a fermées : on a maintenu seulement une réalité de langue masa et une seule communauté de langue musey. Donc si, après quelques années, on veut changer de mission, on sera obligé de changer de langue (et souvent, ne se sentant pas de se mettre à étudier une nouvelle langue généralement très difficile, on finira par demander de retourner dans sa région d'origine ; ou d'aller dans des zones où l'on utilise une langue véhiculaire que l'on connaît déjà ; sans compter que s'il n'y a pas de perspective de "durée" consistante, même le stimulus psychologique pour se lancer dans l'étude d'une langue difficile va s'affaiblir). Pourquoi la fermeture de plusieurs présences missionnaires ? La réponse est toujours la même: nous n'avons pas de personnel. Mais dans de nombreuses régions, le personnel a plus que doublé ces dernières années : priorité à la pastorale des vocations, priorité à la formation... seule la mission *ad gentes* / *ad extra* n'a plus aucune priorité.

Derrière la diminution des départs *ad gentes* / *ad extra*, il peut y avoir différents phénomènes :

- Un premier phénomène, proprement xavérien, est sans doute celui du déséquilibre dans les proportions de la répartition du personnel, dont je viens de parler.
- Un deuxième phénomène est celui, proprement interne à la vie de l'Église, d'une certaine confusion entre les données théologiques et charismatiques. Dire que la mission est partout est tout à fait vrai. Dans les Églises de tradition ancienne, surtout en Europe et en Occident, nous assistons à un vaste phénomène d'abandon de la foi chrétienne, de sécularisation. Depuis plusieurs décennies, on parle de la nécessité d'une nouvelle évangélisation, parce que le nombre de non-chrétiens est désormais très élevé (il n'y a pas de famille traditionnellement chrétienne où l'on ne constate pas, parmi les enfants, les petits-enfants et les divers membres de la parenté, la présence d'un grand nombre de personnes qui ont complètement abandonné la foi) ; nous sommes tous conscients qu'un nouvel engagement missionnaire est nécessaire. C'est un fait théologique absolument certain. Mais nous, les xavériens, nous représentons un "charisme" dans l'Église. Mgr Conforti était parfaitement conscient que de nouveaux païens surgissaient partout en Italie, que l'abandon de la vie chrétienne devenait de plus en plus grave. Mais en fondant les xavériens, il a voulu que nous soyons une *task force* dédié uniquement à l'annonce de l'Évangile dans les terres qui n'avaient pas connu la foi chrétienne : il a pensé que c'était là notre charisme spécifique. Les xavériens représentent un charisme dans l'Église, un don particulier ; certes, ils doivent avoir à cœur toute la vie de l'Église, l'amour pour la diffusion de son Royaume, dans tous les pays du monde, y compris leur patrie. Mais concrètement, le charisme avec lequel Mgr Conforti nous a fondés, il nous a réservé, dans le cadre de la grande mission de l'Église, celui de nous consacrer exclusivement à l'annonce de l'Évangile dans les pays qui n'ont jamais connu Jésus. C'est celui-ci notre charisme spécifique. Et dire que les xavériens doivent se préoccuper de l'évangélisation ou de la ré-évangélisation de leurs pays d'origine n'est pas notre charisme spécifique,

parce que notre charisme nous demande autre chose, pas cela. Dans nos pays d'origine, il y a des millions de chrétiens, des centaines de milliers de catéchistes, des milliers de prêtres, de religieuses, de religieux et d'autres agents pastoraux : nous devons leur faire confiance et leur laisser la tâche d'évangéliser ou de ré-évangéliser nos pays d'origine. Nous sommes déjà peu nombreux pour une tâche très vaste, pourquoi devrions-nous nous réduire davantage pour rester à évangéliser nos pays d'origine, où les chrétiens capables d'annoncer l'Évangile, en principe, ne peuvent pas manquer ?

Un troisième phénomène, plus radical et théorétique, est donné par l'influence de diverses philosophies et tendances culturelles contemporaines, où le relativisme et le nihilisme règnent en maîtres. Nous vivons une époque de crise des motivations fortes, une époque de faiblesse de la pensée. Beaucoup de chrétiens, de prêtres et de missionnaires se sont laissés trop prendre dans certaines instances négatives de la culture contemporaine.

La mission chrétienne est mise en cause et l'esprit mondain attaque sur tous les fronts : la vérité n'existe pas, pourquoi aller imposer une religion à d'autres peuples qui ont déjà la leur et vivent en paix ? Le monde moderne a de fortes composantes de relativisme, et ces pensées se répandent souvent même parmi nous. Saint Augustin aimait dire, en constatant l'influence des réalités mondaines dans le cœur des chrétiens, que nous sommes les temps, et que tels que nous sommes, tels sont les temps. Chacun de nous est influencé par la réalité qui l'entoure, et s'il n'y prend garde, il boit les réalités mondaines sans même s'en rendre compte. Aujourd'hui, il y a beaucoup de critiques contre la mission chrétienne, et parfois certaines critiques venant de l'extérieur se frayent aussi un chemin dans nos cœurs, vidant nos motivations : les crises de foi finissent par ne pas être rares. Nous devons nous libérer des complexes de culpabilité, de l'abondante exagération de la critique du lien entre colonialisme et mission (sans nier les aspects de vérité qu'ils contiennent), de la pensée que la prédication de l'Évangile nuit aux cultures locales, introduit des éléments perturbateurs et détruit la vie tranquille des religions traditionnelles des peuples... Est-ce que les apôtres et les missionnaires de la première heure n'ont-ils pas été confrontés à des critiques similaires ? Étudions l'histoire et nous verrons que les désaccords furent terribles, les accusations lourdes et parfois infamantes à l'encontre de la mission chrétienne. Mais cela n'a pas empêché une petite poignée de juifs convertis à l'acceptation du Messie Jésus de prendre la route, en partant du mystère de sa Croix et de sa Résurrection, de l'effusion de l'Esprit, d'affronter toutes les adversités pour l'annonce de l'Évangile. Et cela au milieu de beaucoup d'adversité et de persécution. Jésus est-il toujours la raison de notre joie, oui ou non ? *« Est-ce que la main du Seigneur s'est-elle raccourcie, au point de ne plus pouvoir sauver ? »* (cf. Is 59). Je pense souvent aux paroles de Paul VI dans *Evangelii Nuntiandi*, écrites à une époque (1975) où la mission chrétienne faisait l'objet d'énormes critiques internes et externes : *« Gardons donc la ferveur de l'Esprit. Gardons la joie douce et réconfortante d'évangéliser, même quand c'est dans les larmes qu'il faut semer... Gardons l'élan intérieur, que rien ni personne ne peut éteindre. Que ce soit la grande joie de notre vie donnée. Et que le monde de notre temps, qui cherche - parfois dans l'angoisse, parfois dans l'espérance - reçoive la Bonne Nouvelle, non pas d'évangélisateurs tristes et découragés, impatients ou angoissés, mais de ministres de l'Évangile dont la vie rayonne de ferveur, de personnes qui ont d'abord reçu en elles la joie du Christ, et qui acceptent de jouer leur vie pour que le Royaume de Dieu soit proclamé et l'Église implantée au cœur du monde »* (E.N. 80).

La question de ceux qui ne veulent plus partir en mission est difficile à résoudre, parce que souvent divers facteurs ont contribué à affaiblir ou à éteindre le cœur d'un certain nombre de missionnaires ; et lorsque certaines flammes sont éteintes, on se rend compte qu'il n'est pas facile de les rallumer.

Le plus grand paradoxe que je constate est que la grande majorité de ceux qui ne veulent plus partir sont presque toujours des frères aimables et engagés, ce sont même souvent de très bons prêtres zélés : en général, le problème n'est nullement dans une hypothétique opposition entre saints et pécheurs ; et c'est précisément pour cette raison qu'une telle tendance est difficile à enrayer.

Le problème est ardu à résoudre parce que si quelqu'un ne veut pas partir en mission, le forcer à sortir en appelant au vœu d'obéissance ne sert pas à grand-chose : on réussira peut-être à le faire partir, mais il finira souvent par vivre dans un endroit avec son corps, tandis que son cœur sera ailleurs ; s'il n'y a pas de véritable conversion en lui, le résultat est qu'après quelques mois il commencera à faire pression pour revenir, et à la fin, souvent même les supérieurs locaux finiront par souhaiter qu'il serait mieux de le faire rentrer dans son pays. Le problème est avant tout un problème de conversion, plus encore que la question de le convaincre. Dans le processus de convaincre jouent fortement l'intelligence et les capacités dialectiques, les idées et les perceptions, l'habileté humaine ; alors que dans la conversion, c'est principalement l'Esprit Saint qui doit se faire de la place dans nos cœurs.

D'ailleurs, même d'un point de vue canonique, la désobéissance à une destination de mission est - justement - considérée comme un péché et non comme un crime, et donc si quelqu'un ne veut pas partir, il n'y a pas de force contraignante qui puisse le faire partir : les supérieurs peuvent s'opposer un peu à lui, ils peuvent même lui donner une admonition canonique ou quelque chose de semblable, mais en fin de compte, si quelqu'un ne veut pas partir, ils sont obligés de le laisser dans sa région d'origine.

En outre, la vie religieuse est basée plus radicalement sur le principe communionel/démocratique, contrairement aux Églises locales où joue d'une certaine prééminence le principe autoritatif/hierarchique (où l'évêque peut s'imposer sur certaines questions) ; chez nous, dans les Chapitres, si le nombre de frères qui ne veulent plus partir en mission commence à être considérable, il est facile qu'il aille se créer un groupe d'influence qui peut élire le Régional ou divers membres du conseil qui ont cette orientation et qui la favoriseront ensuite dans des choix concrets : désormais, dans certaines régions, les frères qui ne veulent plus partir en mission sont si nombreux qu'ils peuvent avoir un poids décisif dans l'orientation des options fondamentales de leurs circonscriptions, et le risque est qu'ils finissent à être eux ceux qui commandent.

Pour ceux qui ne veulent pas partir, il est fondamentalement inutile d'invoquer le droit canon, le vœu d'obéissance, elles sont absolument inutiles les punitions, le recours aux admonitions canoniques, l'invocation des normatives juridiques : ce que n'a pas pu faire l'Esprit Saint, ce ne sera certainement pas le droit pénal à le faire (sans pour cela déprécier l'importance de la législation ecclésiastique ; mais le droit canonique pénal ne peut être invoqué que pour des cas d'une claire gravité, il ne peut certainement pas être appliqué de façon massive).

À ce rythme, si une grave disproportion dans l'utilisation du personnel persiste, et s'il continue à y avoir beaucoup de frères qui ne veulent pas partir *ad gentes / ad extra*, la nature de notre famille religieuse finira par changer de physionomie : nous deviendrons de plus en plus semblables à toutes les autres congrégations religieuses (salésiens, jésuites, franciscains, etc.) où il y a environ 10, ou au maximum 15%, du personnel qui part pour la mission *ad gentes / ad extra*, tandis que tous les autres restent dans leurs provinces d'origine. Ce qui ne serait rien de moins qu'un immense naufrage du charisme xavérien.

Le fait qu'un nombre croissant de xavériens ne veulent plus partir *ad extra* est devenu, à mon avis, ce que St. Paul appelait une *exousia*, c'est-à-dire une tendance qui est aujourd'hui dominante, même si - bien sûr - certainement pas chez tout le monde ; et une *exousia* ne peut pas être corrigée sans un grand et conscient effort pour en changer le cours.

Le vrai problème de partir loin et d'y rester pour la vie, en tout cas, est d'abord spirituel et intérieur ; il concerne chaque xavérien individuellement et la congrégation dans son ensemble. Le problème est dans notre âme, dans notre cœur : c'est le fait de la radicalité de la foi, de l'obéissance à l'Évangile, du mystère de la croix de Jésus.

Je demande pardon si j'ai décidé d'écrire cette lettre avec une veine de *pòlemos* claire et intentionnelle : je suis en effet convaincu que tant Platon qu'Héraclite et Aristote avaient raison de désigner le *pòlemos* comme l'élément fondamental de la recherche de l'être et de la vérité profonde

des choses ; dans les situations difficiles il faut être prêt à engager la bataille et à recevoir des coups, non pas pour faire le mal, mais pour rechercher le bien.

Dans nos cœurs luttent des logiques opposées : il y a la tendance exprimée par Ulysse, le grand héros de la tragédie grecque, l'homme tenace, combatif, généreux, infatigable, mais toujours dominé par un amour héroïque : celui de la nostalgie, du retour à la maison, « *Je t'ai aimée, précieuse Ithaque...* » ; et l'autre tendance, semblable à bien d'égards mais opposée quant à l'horizon, celle non du héros, mais du saint, d'Abraham, notre père dans la foi, qui par la foi partit, sans savoir où il allait : il avait confiance en Dieu, et cela lui suffit.

Pourquoi, aujourd'hui, au fond de notre cœur, là où se joue la décision, se révèle une étrange apocalypse, se manifeste en plusieurs une âme xavérienne révélant une pensée qui n'est plus, concrètement et physiquement, celle d'Abraham ?

Abraham n'a pas été seulement « spirituellement » l'homme de l'abandon en Dieu, mais il a aussi été "terrestrement" l'homme du départ. Tout chrétien doit vivre dans la force spirituelle d'Abraham, dans le sillon de son abandon en Dieu. Mais, à nous les xavériens, Mgr Conforti a toujours demandé plus. Non seulement d'être dans l'esprit d'Abraham, mais aussi de réaliser concrètement un voyage physique comme celui d'Abraham : le fait de partir vers un Ailleurs qui n'est pas la terre où nous sommes nés, mais celle que Dieu nous montrera, en accueillant avec confiance l'appel de l'Église, maîtresse, mère, fille, épouse, amie.

p. Sergio Galimberti s.x. (libi)